# Théâtre Français de la République. *Les Femmes savantes*.

Ce chef-d’œuvre de Molière est aujourd'hui abandonné ; les grandes actrices ne veulent point jouer dans une pièce qu'elles regardent comme une satire contre leur sexe : c'est madame Lachassaigne, c'est madame Suin, c'est madame Baptiste, qui sont les femmes savantes : Grandmesnil et Saint-Fal étaient les seuls acteurs de quelque mérite ; encore ont-ils été glacés et pétrifiés par tout ce qui les environnait. Saint-Fal, habituellement froid, était ce jour-là un marbre ; à peine daignait-il parler, et souvent ses paroles ne se distinguaient pas du silence, tant il mettait de finesse dans son débit. Quelquefois Grandmesnil, pour s'échauffer sans doute, criait à s'enrouer, et chargeait son jeu jusqu'à l'extravagance. Cette représentation, d'un bout à l'autre, a paru frappée d'une langueur mortelle : je doute que, dans aucune ville de province, in puisse jouer la comédie d'une manière plus ennuyeuse ; aussi la salle était déserte.

Cependant, *Les Femmes savantes* conviennent mieux à nos mœurs que *Le Misanthrope*, *Le Tartuffe* et *L’Avare*. Nous sommes assurément très éloignés de cette vertu sauvage qu’on nomme *misanthropie* : nos vices se montrent à découvert ; et, s’ils avaient besoin de masque, ce ne serait pas celui de la dévotion qu’ils prendraient. La société compte aujourd’hui plus de dissipateurs que d’avares, et le dernier degré de l’économie est de ne dissiper que son propre bien. Mais dans quel temps la prétention au bel esprit fut-elle affichée avec plus d’impudence ? Vit-on jamais plus de Trissotin ? Les bureaux de mauvais goût furent-ils jamais plus multipliés, plus fréquentés ? Quand est-ce qu’on a poussé plus loin le fanatisme des arts frivoles, l’engouement pour de vaines sciences, et l’étalage des expressions techniques ? L’érudition fausse et pédantesque, l’abus de la métaphysique, les théories, les systèmes, les nomenclatures nouvelles, furent-elles plus en crédit à aucune époque ? Enfin, le bon sens fut-il jamais plus cruellement outragé par de misérables pointes, par des jeux de mots puérils, ou par de fades déclamations ?

C’est à nous que s’adresse le bon Chrysale, lorsqu’il dit avec une raison si énergique et si vigoureuse :

Le moindre solécisme, en parlant, vous irrite ;

Mais vous en faites, vous, d’étranges en conduite.

La plus importante de toutes les sciences n’est-elle pas celle de bien vivre ? Est-il une philosophie préférable à celle qui nous apprend nos devoirs ? Le siècle où il y a le plus de bons pères, de bons maris, de bons amis, de bons citoyens, n’est-il pas aussi le plus savant et le plus éclairé ?

Ne point aller chercher ce qu’on fait dans la lune,

Et vous mêler un peu de ce qu’on fait chez vous,

Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.

Socrate se moquait aussi de ces gens qui avaient transporté la philosophie dans le ciel, pour qu’elle ne se mêlât point des choses de la terre ; qui prétendaient tout connaître dans la nature, et ne se connaissaient pas eux-mêmes. Ils auraient mieux fait, selon lui, de régler leurs passions, que de s’amuser à régler le cours des planètes.

Raisonner est l’emploi de toute ma maison,

Et le raisonnement en bannit la raison.

C’est bien là notre histoire. Que de raisonnements n’avons-nous pas entassés depuis un demi-siècle pour obscurcir les notions les plus claires de la morale et de la politique !

Mais le sage Molière s’est renfermé dans de justes bornes ; il ne proscrit que l’orgueil d’un faux savoir, il respecte la véritable science : ce grand homme n’ignorait pas que les arts fournissent à la société des moyens de défense, et lui ouvrent des sources de prospérité ; mais il savait aussi que la justice est le rempart le plus ferme, la vertu la véritable richesse, et le bon sens la première base du bonheur.

C’est aux femmes surtout que Molière interdit la vaine érudition et le pédantisme, comme plus opposés à leurs intérêts et à leurs devoirs. La nature les fit pour élever la famille, pour être les premiers ministres du mari dans le gouvernement intérieur de la maison. Les femmes s’imaginent qu’il y va de leur bonheur de recevoir la même instruction que les hommes ; elles prétendent suppléer par l’esprit et les lumières à la force qui leur manque ; erreur grossière : elles sont toujours moins fortes quand elles sont moins aimables ; leur empire est dans leurs grâces : la science ne les met point de niveau avec l’homme ; elle ne sert qu’à montrer combien elles lui sont inférieures : il leur convient si peu d’être savantes, que le bon ton leur prescrit de paraître ignorer même ce qu’elles savent ; la bienséance veut qu’elles fassent un mystère de leur érudition comme d’une intrigue galante.

La sévérité de Molière l’a brouillé depuis longtemps avec les femmes : ce poète est trop simple, trop naturel et trop vrai pour être de leur goût ; elles n’aiment point son tour d’esprit et ses plaisanteries ; la plupart le trouvent bête ; elles tranchent le mot, et je n’en suis pas surpris, quand je considère quels sont ceux à qui elles accordent de l’esprit. Mais la comédie des *Femmes savantes* a paru surtout grossière et scandaleuse à l’époque où une foule de petits intrigants, soi-disant gens de lettres, n’étaient occupés qu’à tendre des pièges à la vanité des femmes, dont ils attendaient leur gloire et leur fortune. Thomas, dans son fade panégyrique des femmes, a voulu soutenir contre Molière l’honneur de leur esprit, en cela plus insensé que les anciens chevaliers qui ne soutenaient que l’honneur de leur beauté.

Il a osé dire que Molière « a mis *la folie* à la place de la raison, et qu’il a trouvé l’effet théâtral plus que la vérité ». Aux yeux de tout lecteur sensé, de quel côté est *la folie* ? Il ne juge pas mieux le siècle de Molière que sa comédie. « Dans un siècle, dit-il, où les mœurs générales sont corrompues par l’oisiveté, où tous les vices se mêlent par le mouvement, et où on ne peut plus remplacer et suppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d’acquérir des connaissances et de s’instruire, il fallait les y encourager. »

Il s’en fallait beaucoup que le siècle de Louis XIV fût assez corrompu pour que les femmes en fussent réduites à n’avoir plus que des connaissances à la place des vertus : les mœurs étaient encore fort simples dans les classes même des bourgeois riches ; le luxe ne régnait que parmi les grands ; l’économie était en honneur ; on rougissait encore du vice, et la masse de la nation n’était point infectée. Thomas a confondu son siècle avec celui de Louis XIV ; et il est certain qu’à l’époque où vivait cet académicien, le temps que les femmes mettaient à s’instruire était autant de gagné pour les mœurs.

Au reste, Molière est bien éloigné de réduire toute la culture de l’esprit des femmes au gouvernement de leur *pot-au-feu* ; il ne faut pas prendre à la lettre la charge comique que se permet Chrysale dans un moment d’humeur : c’est le ridicule entêtement d’une vaine et fausse littérature, c’est un sot étalage de connaissances astronomiques et mathématiques, que Molière blâme avec raison dans les femmes. Que dirait-il aujourd’hui, s’il les voyait abandonner leur maison pour courir à des cours de chimie, d’histoire naturelle, de physique, de botanique, de grammaire, etc. ? Il se contenterait d’en rire en particulier ; mais il n’oserait pas attaquer ce travers en plein théâtre, de peur d’avoir affaire à trop forte partie. Fontenelle se fit, au commencement du siècle, une grande réputation en composant un petit cours d’astronomie galante en faveur des dames : un auteur qui entreprendrait aujourd’hui de *les claquemurer aux choses du ménage*, serait indubitablement sifflé comme un pédant ennemi des arts.

Les trois savantes de Molière ont chacune leur caractère : Philaminte est despotique, acariâtre, orgueilleuse, sans aucune nuance de sensibilité ; Armande est prude et jalouse ; la philosophie n’a pas tellement endurci son cœur, qu’elle ne soit encore très disposée à courir les risques du mariage et de *tout ce qui s’ensuit* : Bélise a l’esprit gâté par les romans, et croit que tous les hommes sont amoureux d’elle ; mais elle ne permet à aucun de lui parler d’amour. Les femmes savantes d’aujourd’hui ne sont ni prudes, ni sauvages, ni romanesques ; elles ne donnent point dans les chimères du platonisme ; leur enthousiasme pour l’esprit ne leur inspire aucun mépris pour la matière : elles ne regardent point leur corps comme une *guenille* ; elles ont grand soin de le parer, et, à la manière dont elles l’étaient, on voit qu’elles le trouvent tout aussi bon à montrer que leur esprit ; l’expérience ne leur apprend que trop que tous les hommes n’ont pas de l’amour pour elles ; elles sont très reconnaissantes de celui qu’on leur témoigne ; et en général, avec autant d’orgueil que les savantes de Molière, elles sont plus humaines et plus naturelles ; avantage dont elles sont redevables au progrès des lumières.

Personne ne doute que l’abbé Cotin ne soit l’original de *Trissotin* ; mais tout le monde ne convient pas que ce soit Ménage que Molière ait joué sous le nom de Vadius : c’est ce qu’il importe fort peu de savoir ; mais Molière a-t-il pu bafouer en plein théâtre un citoyen connu, sans violer les lois de la société ? Voilà ce qu’il serait intéressant de bien éclaircir. Les deux commentateurs de Molière, Bret et Cailhava, pensent que Molière avait le droit de se venger ainsi des critiques et des manœuvres de Cotin ; ils le justifient en alléguant que Molière s’est contenté d’attaquer les ridicules de son ennemi sans toucher à ses mœurs. Cependant Trissotin est représenté, non seulement comme un mauvais poète, mais comme un homme vil, intéressé, sans délicatesse, sans honneur, prêt à épouser une fille qui le hait, et à braver les risques d’une union mal assortie pour satisfaire son avarice. Il me semble que cela est un peu plus criminel qu’un madrigal et un sonnet ridicules. Voltaire blâme hautement le procédé de Molière, et je suis entièrement de son avis. L’auteur des *Femmes savantes* est d’autant plus répréhensible, qu’il fit acheter un habit de Cotin pour le représenter avec plus de vérité : un si grand génie n’avait pas besoin, pour se procurer des succès, de renouveler la licence de l’ancienne comédie, et de porter le trouble dans la société. Si Cotin l’avait offensé, la vengeance n’était pas proportionnée au délit ; il est assez plaisant d’entendre Voltaire reprocher à Molière ce genre de personnalités, tandis qu’il a pris lui-même, dans *L’Écossaise*, une liberté bien plus condamnable ; mais, si Voltaire fut plus coupable par l’intention, il a fait réellement beaucoup de mal. Son *Frelon* est ennuyeux et dégoûtant, tandis que le *Trissotin* de Molière est un chef-d’œuvre de plaisanterie : le caractère de Frelon a été tracé par la haine et la rage ; celui de Trissotin, par le plus grand génie comique qui jamais ait existé.